



Le débarquement anglais à Zeebrugge.

Sur le boulevard qui donne sur la mer, le spectacle était parfois horrible. Malgré un brouillard qui pendait entre Flessingue et la Belgique, nous pûmes apercevoir au-dessus de Zeebrugge, la place des shrapnells et les rayons des projecteurs; mais ce qui impressionait le plus, c'étaient les lueurs des canons pareilles à des éclairs.

Depuis une heure ou deux jusque trois heures, des

petits groupes de curieux se dirigèrent vers la digue et nous avons appris que beaucoup d'habitants ont ouvert leurs fenêtres de peur de voir briser les carreaux.

Très tôt déjà un jeune Bavarois, un aviateur, se trouvait ici dans la gare; il avait atterri hier soir à 8 heures près de Laamslag, dans la partie orientale de la Flandre-Zélandaise. Il revenait avec son

appareil de Lille et prétendit qu'il s'était égaré et qu'une panne de moteur l'avait forcé d'atterrir. Son passager est resté de l'autre côté.

A Rithem, un petit village à l'est de Flessingue, j'aperçus dans un marais, un gigantesque appareil anglais encore fumant, un biplan avec deux moteurs puissants et une mitrailleuse. C'est probablement l'appareil que nous avons entendu ronfler au-dessus de la ville, la nuit dernière.

Le moteur eut une panne et les trois aviateurs qui montaient l'appareil durent atterrir sur Walcheren. Ils en sortirent indemnes. Des soldats arrivèrent rapidement sur place et mirent les aviateurs à la disposition des autorités. L'appareil est gardé militairement et attire beaucoup de curieux.

On avait pu observer l'éclatement des shrapnells jusqu'à Middelbourg.

De part et d'autre on fit des protestations contre le lancement de bombes.

L'Allemagne fit connaître que ses adversaires devaient faire les premiers pas en vue d'une conférence pour régler cette affaire et qu'alors ses chefs militaires feraient connaître leur point de vue.

Environ à la même époque la Croix-Rouge de Genève fit des efforts pour obtenir des belligérants certaines promesses concernant l'abandon de certains procédés inhumains.

Le 13 mai, l'Entente répondit qu'en avril 1915 l'Allemagne avait commencé à faire usage d'armes défendues : le gaz asphyxiant ; mais qu'elle était néanmoins prête à étudier des propositions et à les accepter.

Tout cela n'aboutit à rien et la guerre continua à être faite d'une façon impitoyable, jusqu'au dernier jour.

Vers le 15 mai le temps devint sec et beau ; on attendit une nouvelle offensive. Par ce beau temps Paris reçut de nouveau des obus.

La Chambre américaine donna plein pouvoir à Wilson de continuer la guerre.

A la date du 15 mai, les avances des Etats-Unis aux alliés étaient déjà de 29 milliards. Des troupes américaines renforcèrent le front britannique.

On se rappela encore les paroles, adressées en 1898, par von Goetzen, un ami du Kaiser, à l'amiral américain Dewey :

« Dans quinze ans environ, mon pays commencera sa grande guerre. Nous irons à Paris en deux mois, puis nous anéantirons l'Angleterre. Quelques mois après l'achèvement de notre tâche en Europe, nous prendrons New-York et probablement Washington. Nous en tirerons un ou deux milliards de dollars. Nous prendrons à notre compte la doctrine de Monroe et la direction de nos relations avec l'Amérique du Sud. Tout sera réalisé à un moment précis, car nous serons prêts à tout et nos ennemis ne le seront pas. » (« Liberté. »)

Le 18 mai on entreprit en Amérique une nouvelle campagne en faveur de la Croix-Rouge. On demanda 500 millions : on en recueillit 750.

A cette occasion Wilson prononça un discours à l'Opéra de New-York :

« Il n'existe pas de raison pour limiter les envois de troupes à 5 millions d'hommes. Tout navire qui part pour l'Europe doit y porter des soldats américains. Les Etats-Unis ne se laisseront pas tromper par d'hypocrites propositions de paix : celles qu'on a faites ne sont pas sincères. La Russie sera soutenue par les Etats-Unis comme la France. Si l'ennemi désire la paix, il doit faire connaître franchement ses conditions par des représentants accrédités.

« A la veille de l'offensive, Wilson envoie, par un de ses amis, un message à la France : « Les Américains sont vos frères dans une grande et sainte cause. »

Le 3^{me} emprunt de la Liberté en Amérique produisit 20 milliards.

Entretiens on livra de durs combats d'avions.

Groupons donc les événements.

16 mai. Des aviateurs anglais bombardent les usines et la gare de Saarbrücken.

17 mai. Les Anglais bombardent la gare de Metz.

Le soir : des bombes sur Paris.

Beaucoup de Parisiens séjournaient dans le sud. Marseille qui comptait 540.000 habitants en 1916 compte maintenant plus d'un million.

18 mai. Raid Anglais, en plein jour sur les stations, les usines et les casernes de Cologne: 25 morts, 47 blessés et des dégâts considérables.

Quelques jours après 35 habitants furent tués à Cologne et 185 blessés. Un délégué de cette ville demanda au Reichstag la conclusion d'une convention internationale en vue de mettre fin à ces bombardements aériens.

Il avait attendu pour cela jusqu'en mai 1918, au moment où l'Allemagne expérimentait ce que les Allemands avaient déjà fait depuis le début de la guerre en Belgique, en France et en Angleterre. On se rappelle l'attaque des Zeppelins sur Anvers, en août 1914, le premier mois de la guerre.

19 mai. Raid allemand sur l'Angleterre: 44 morts et 179 blessés. Six avions furent abattus. Des aviateurs allemands tuèrent beaucoup de blessés dans un hôpital anglais derrière le front, et en blessèrent des centaines.

20 mai. Des aviateurs allemands lancent des bombes sur les hôpitaux d'Etaples et font plus de 300 victimes. Des aviateurs anglais détruisent la gare de Landau.

Pendant la semaine écoulée les alliés ont détruit 274 avions allemands, dont 240 sur le front occidental.

21 mai. De 10 h. 40 jusqu'à 1 heure du matin l'alarme dure à Paris à cause des attaques par avions et le bombardement: 3 victimes. Un avion descend en flammes.

Depuis le 21 mars les Anglais ont détruit ou endommagé 1000 appareils allemands et lancé 1000 tonnes de projectiles sur les lignes de l'adversaire.

Ils bombardent les gares de Thionville, Metz, Coblenz et les usines de chlorure de Mannheim.

L'aviateur Fonck a obtenu 45 victoires, et Nungesser 34.

22 mai. Deux formidables raids se produisent sur Paris. Au second raid il y a 30 assaillants et 54 défenseurs. Un seul appareil parvient à lancer des bombes: 1 mort, 12 blessés. Mais dans la banlieue il y eut de nombreuses victimes et l'ennemi causa de sérieux dommages.

Du 20 au 22 mai Zeebruges reçoit des bombes. Un torpilleur allemand est coulé.

23 mai. Des aviateurs américains participent à la défense aérienne de Paris.

Ainsi s'écoula le mois de mai qui devait se terminer dans des flots de sang.

Ludendorff entreprit sa troisième offensive.

Sous la pluie des balles

Dans les chapitres précédents nous avons vu comment les chefs allemands envoyèrent au feu leurs troupes, qu'ils ne considéraient que comme du « matériel humain ».

Nous faisons suivre ici le compte rendu d'un soldat allemand: il est en opposition flagrante avec les communiqués ronflants de l'état-major allemand. Le récit émouvant nous donne une idée frappante des souffrances endurées dans les tranchées (1).

« En Argonne, ainsi va le récit, on nous envoya dans une position montagneuse qui n'était séparée de celle de l'ennemi que par une bande étroite de marécages.

Nous fûmes appelés le soir et restâmes couchés toute la nuit pluvieuse dans des trous creusés la

(1) D'après Erich Erichsen « Le Danois muet ».



Le Général C. F. Snyders commandant en chef de l'armée hollandaise.

nuit précédente. Personne d'entre nous ne comprit pourquoi nous étions couchés là. La position n'était même pas à moitié préparée.

Nous avions escomptés être relevés au matin.

Mais ordre nous fut donné d'y rester toute la journée et il s'agissait de cacher soigneusement notre position aux observateurs et surtout aux aviateurs ennemis. Personne ne pouvait se montrer, personne ne pouvait montrer la tête et encore moins les épaules. Quand un avion ennemi survolait la position, personne ne pouvait bouger.

Si du moins on avait pu bien se serrer dans ces trous. Mais c'étaient des excavations étroites, profondes d'un demi mètre à peine, avec un mince parapet de terre. On ne pouvait ni s'asseoir ni se coucher dedans, et pendant que le jour se levait, on essayait de prendre une fois telle position, une fois telle autre. Mais finalement on s'y habitua, tant bien que mal. L'un avait plié ses genoux jusqu'endessous du menton. L'autre était couché comme une allumette brisée. Un autre avait réussi à étendre quelque peu les jambes, mais était obligé de pencher son corps très en avant afin de ne pas montrer sa tête. Et rien pour se coucher dessus si ce n'est la terre pierreuse et humide, et les manteaux étaient détremés par le ruissellement et le brouillard. Nos membres étaient raides d'être restés étendus pendant toute la nuit et tout notre corps tremblait de froid...

Il ne manquait plus que l'artillerie ennemi se mit à nous bombarder.

Et ce jeu commença aussi dès 9 heures du matin. Après une heure de temps, l'artillerie était si bien réglée qu'elle toucha avec une précision effrayante la ligne entière de nos trous.

Et les salves se succédèrent avec des pauses plus ou moins prolongées. D'abord une sur la droite, puis une de huit coups rapides sur la gauche. Puis une au milieu. Tout le long de la ligne alors... aller, retour... aller, retour.

Nous avons à peine entendu la déflagration du canon que le projectile éclate déjà avec un sifflement horrible. Et pas un moyen de se garer. Les obus se succédaient en hurlant, de sorte que la frayeur parcourut tous nos membres.

Tout doucement les sens se tendirent jusqu'à en devenir fou, tellement il était effrayant de devoir rester immobiles dans ces trous alors que tous les membres étaient ankylosés et endoloris. Et les nerfs se déchiraient pendant cette attente de voir arriver les projectiles que l'on apercevait seulement quand ils éclataient déjà.

...Voilà le feu à l'aile gauche... A qui le tour maintenant?... Que cela dure longtemps avant l'arrivée de la seconde salve... la voilà... maintenant... Non, celle-là s'en va plus loin... Maintenant alors... celle-là s'abattit bien près d'ici... On ne la voit pas. Mais les tympanes de l'oreille se déchirent, la terre et les pierres volent en sifflant dans les environs. On se recroqueville, on se couvre la tête, on essaye de se couvrir de ses bras et en même temps toutes sortes d'idées vous passent par la tête...

C'est passé... encore une fois... mais la prochaine fois la mort vous empoigne... Ou pas encore, peut-être... Dans tous les cas c'est miracle que je vis encore... Ne pas espérer... Ne pas espérer... Le jour est encore bien long... Dieu sait si je ne resterai pas éternellement ici.

Voilà encore une salve ! Effrayante. Un tonnerre. La terre vibre et tremble comme si elle devait vo-



W. A. F. baron Gevers, consul des Pays-Bas à Berlin.

ler en éclats et comme si la matière est lancée dans l'espace.

Puis soudain on crie de frayeur... Non... non... Je veux vivre... Je veux vivre... Je veux revoir les miens... Mon Dieu, mon Dieu, secourez-moi... Secourez-moi... pour eux... Pour eux, mais...

La sueur ruisselle par toutes les pores. Tout tourne devant les yeux. C'est comme si on recevait des coups de matraque dans la nuque.

Puis c'est le calme, pour une demi-heure seulement. Mais la journée est encore bien longue, il n'est peut-être pas plus tard que deux heures. On regarde sa montre... Il est à peine onze heures et demie... Et encore peut-être six ou sept heures à passer dans cet enfer ! Alors on compte les minutes. Une... deux... trois... quatre... Mais que chaque minute semble longue ! Que le temps est lent, si immensément lent...

On devient de plus en plus fatigué de rester couché accroupi dans cette position. Un membre du corps après l'autre se gonfle et devient douloureux. On essaye de se relever un instant. Mais alors les salves recommencent :

« Brancardier ! » entend-on crier quelqu'un à l'agonie... « Brancardier ».

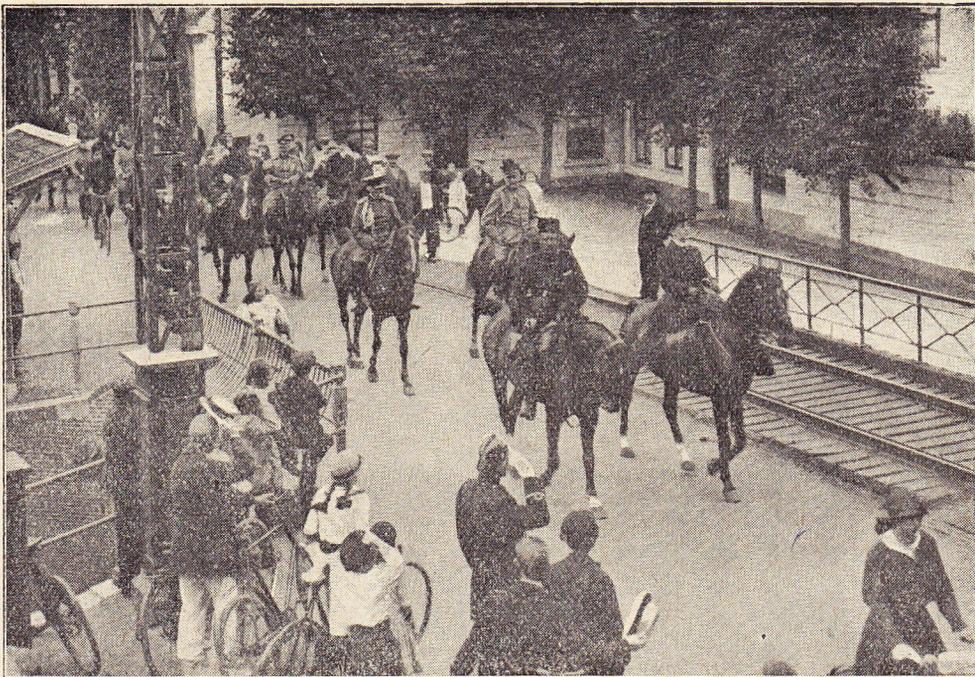
Puis c'est un gémissement et un râle qui vous perce la poitrine comme de longs couteaux. Puis,

après un dernier cri, un hurlement : « Brancardier ! Secourez... secourez-moi !... »

Mais il n'y a personne qui puisse porter du secours. Pas même celui qui est couché à trois pas de là.

« Alors un autre commence à crier « Brancardier !... Brancardier !... Au secours !... Au secours !... » Trois ou quatre autres répètent le cri. Cela suffit peut-être à soulager un moment. Mais c'est peine inutile.

Soudain quatre obus s'abattent ensemble. C'est comme si la terre s'entrouvrait et que toutes les montagnes s'effondrent en un chaos hurlant et tourbillonnant. On ne peut pas distinguer ni le ciel, ni la terre à travers toutes ces mottes, ces racines d'arbre, les blocs de pierre qui sont lancés avec violence en l'air comme de puissantes masses de fumée d'un feu extraordinaire. Puis tout s'abat dans un sifflement. Un peu plus loin je vois deux hommes disparaître sous la masse. Un peu après je vois bouger la terre, comme si une taupe gigantesque était en train de creuser une galerie souterraine. Un corps apparaît lentement. Le visage est couvert de sang, les yeux regardent avec frayeur, les mains semblent se cramponner en l'air à quelque appui invisible. La tête retombe lourdement en avant sur le sol, j'entends un cri sourd qui se perd



La reine Wilhelmine à la tête de l'artillerie de campagne, passe les troupes en revue à Heemstede.

dans une nouvelle explosion. L'homme est mort... L'autre est enterré avec lui...

Et c'est ainsi que cela va tout le long de la journée. La fatigue et la frayeur épuisent le corps et les nerfs à ne plus pouvoir penser même. Le corps est devenu un ballot détrempe et douloureux, le cerveau n'est plus qu'une masse douloureuse dans la tête.

Les yeux pleurent, le cœur bondit que l'on en perd parfois l'haleine, la gorge semble écorchée et mise en lambeaux. Pendant une seule journée on souffre mille fois les affres de la mort.

Enfin le bombardement cesse. Le crépuscule tombe lentement et un seul obus tombe encore parmi nous accomplissant son œuvre de mort.

Alors on se redresse. Tous les membres semblent être roués de coups et tout d'abord on parvient à peine à se tenir debout sur ses jambes. Mais petit à petit le sang se remet à circuler. D'aucuns marchent à grands pas derrière les trous pour se réchauffer. D'autres recherchent les blessés. Il y a beaucoup à faire pour les brancardiers. Un à un les blessés sont chargés sur le brancard tendu de toile brune.

On entend un gémissement plaintif. Par-ci par-là un blessé a passé les bras autour du cou de deux camarades et il s'en va en se traînant. Il ne reste plus qu'un moignon sanglant à la place d'une jambe. Ou bien elle balance lamentablement ou traîne derrière lui. Dans plusieurs trous se trouve encore une forme tranquille et courbée.

«*Hola, camarade !* » crie-t-on. Mais il ne bouge point.

«*Dormez-vous ? Que vous manque-t-il ?* »

Rien ne bouge.

Alors on s'agenouille pour l'éveiller. Mais sa main est humide, son front est rouge. C'est du sang ; il est mort.

Là-bas quelqu'un est en train à baragouiner. Ce matin ses cheveux étaient noirs, maintenant ils sont blancs comme neige. Il chantonne un air stupide et de temps à autre il crache comme un enfant qui bave. Puis il baragouine à nouveau et semble faire des grimaces, parfois il rit, d'un rire

sauvage et dur. Il est fou. Les frayeurs de cette journée l'ont rendu fou.

Deux camarades s'approchent de lui et le redressent. Il crie encore quelque chose, puis il s'effondre comme une loque. Les brancardiers arrivent et l'emportent.

J'entends encore son rire insensé, je le vois faire des gestes sauvages comme si tout à coup il était pris de rage.

Il n'est qu'un parmi beaucoup qui eurent le même sort sous le bombardement ou dans l'enfer des tranchées. C'est bien plus triste que la mort, je m'attarde à le regarder s'éloigner, lorsqu'un de mes camarades vient se mettre à mes côtés et met son bras sur mon épaule. Il tremble comme s'il avait grand froid et son visage est encore tiré par l'effroi de ce jour.

«*Plutôt deux ans de discipline qu'un seul jour comme celui-ci* », me dit-il. J'acquiesce et nous nous serrons la main en silence.

Alors on sonne le rassemblement et nous nous replions sur les tranchées les plus voisines.

En même temps arrive la relève pour la nuit et le jour suivant et pendant qu'on enlève les morts les autres se terrent dans les trous.

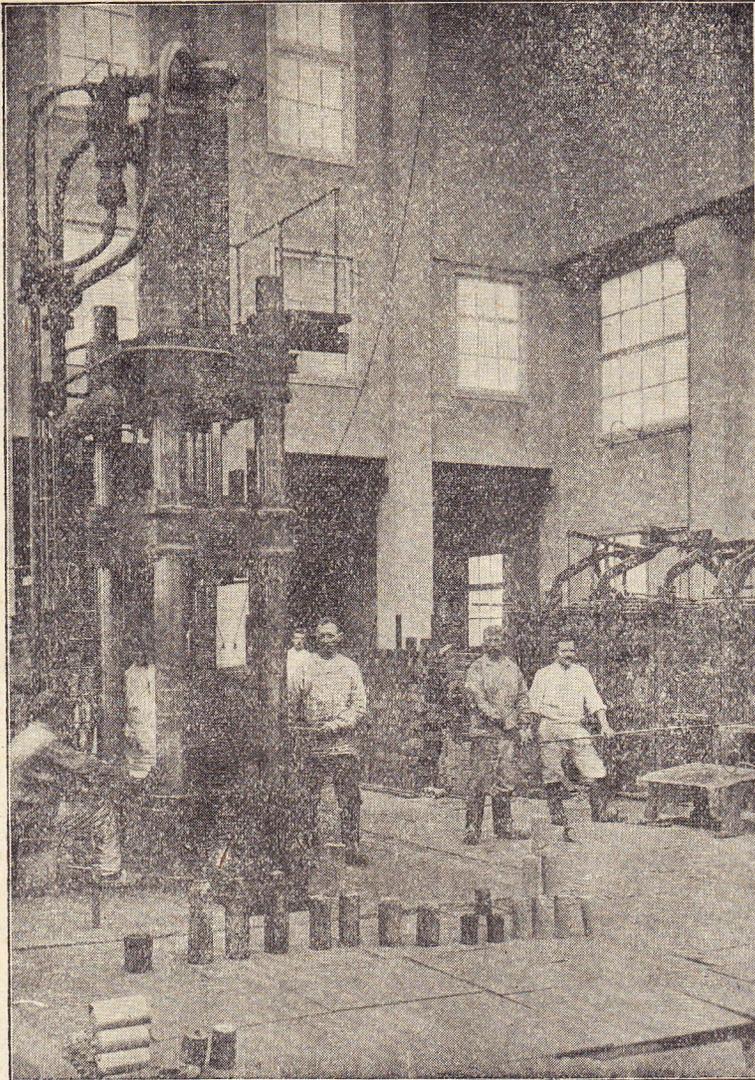
Ils se rendent compte de ce qui les attend et restent silencieux.

Mais la nuit ne nous apporta pas le repos. Deux heures après que nous avions pris position dans les tranchées nous fûmes attaqués.

Ce fut une de ces attaques qui ne procurent aucune avance. Elle débuta par un bombardement des trous devant nous, mais qui ne dura guère longtemps.

Ensuite l'ennemi s'avança en masse, venant de l'autre côté de la bande marécageuse ; les quelques hommes qui étaient couchés dans les trous ne résistèrent point. En un rien de temps ils furent délogés et exterminés. Moins que jamais je compris ce qu'ils avaient à faire là dedans.

Puis ce fut au tour de nos tranchées à être attaquées. Les assaillants marchèrent droit sur nous, en de longues colonnes et la baïonnette au canon. Ils nous lancèrent une avalanche de grenades. Ce fut un craquement et un tonnerre as-



La Hollande se tient prête à la guerre. Fabrication de projectiles à Hemburg.

sourdissant tout autour de nous, pendant que nos mitrailleuses creusèrent de larges sillons dans le rang des assaillants. Mais ce fut peine inutile.

L'attaque était d'une sauvagerie que rien ne put arrêter. Ils renversèrent nos barrages de fils de fer barbelés comme si ceux-ci étaient construits avec du fil à coudre.

Notre tranchée n'était plus qu'un chaos de terre, de sacs de sable et de morceaux de poutres.

Nous fûmes tout étourdis. Ce fut un enchevêtrement inconcevable, de cris, de gémissements, de rugissements, de plaintes étouffées des mourants, de jurons.

Finalement on se battit à la baïonnette et même à coups de poing. Je vis un de mes camarades être pris à la gorge et étranglé, puis lancé sur le côté comme un cadavre. Un autre reçut un coup de pied dans le ventre qui le fit succomber avec un cri rauque et sans haleine.

Alors nous nous sommes enfuis. Aucun de nous ne garda son esprit. Chercher un abri... chercher un abri, ce fut notre seule pensée. Nous nous culbutâmes l'un, l'autre, nous tombâmes et restâmes couchés. Un de nous eut le crâne défoncé par un coup de crosse, un autre reçut un coup de baïonnette dans le dos. Et les grenades éclataient toujours déchirant les corps et arrachant des membres.

L'air vibrait comme la corde d'un arc à cause des explosions et des craquements, des cris, des hurlements et des plaintes...

Nous eûmes seulement une minute de repos lorsque nous eûmes atteint la seconde ligne de tranchées. Il n'en restait plus guère de notre compagnie.

Les ennemis se retirèrent tranquillement dans notre position abandonnée, mais leurs grenades arrivaient toujours parmi nous. Nous pûmes entendre leurs cris de triomphe et leurs « Boches-là » pendant que nous étions effondrés sous l'empire de la frayeur de cette attaque sauvage et de notre fuite éperdue.

Autour de nous ce ne fut que gémissements de blessés et à travers les crénaux nous pûmes jeter nos regards sur le sol boisé avec ses troncs d'arbres déchiquetés. Il était couvert de cadavres qui ressemblaient à des tas de loques. A travers le crépitement des mitrailleuses nous pûmes distinguer des appels au secours.

Nous pûmes remarquer comment certains essayèrent de se redresser, pour retomber immédiatement et rester étendus, frappés par une balle heureuse ou raidis dans un effort suprême.

Mais nous ne pûmes leur venir en aide; nous nous trouvâmes sous le feu direct de l'ennemi.

Un peu devant les autres se trouvait notre capitaine. Il était à moitié étendu avec son visage

tourné de notre côté. Le sang lui coulait sur le visage et son bras était étendu devant lui.

La blanche clarté de la lune tombait sur sa figure et en dessina nettement les contours.

Nous vîmes encore une paire d'autres blessés à côté de lui, dont les bras étendus également semblaient tâtonner dans le vide. Leurs dents blanches brillèrent comme celles d'un animal enragé.

La soif les torturait.

Mon vieux voisin ramassa quelques gourdes et rampa au-dessous du parapet, vers eux. Nous le vîmes partir avec des regards anxieux et le cœur battant. Il rampa sur le sol en traînant d'une main les gourdes derrière lui. Une salve de mitrailleuse partit: nous nous courbâmes rapidement et entendîmes les balles siffler au-dessus de nos têtes. Puis, nous regardâmes par les créneaux. L'homme était arrivé jusque près du capitaine et des deux hommes et leur tendit les gourdes. Ils burent avidement, puis se couchèrent. L'homme rampa plus loin. Il y avait encore des blessés qu'il fit boire, jusqu'à ce que les gourdes fussent toutes vides.

Puis il revint en rampant en arrière toujours à plat ventre. Nous le regardâmes avec une anxiété fébrile. De l'autre côté il sembla qu'on l'avait aperçu parce que deux salves furent encore tirées dans sa direction, mais elles portèrent trop loin.

Il était arrivé près du parapet et sa poitrine se trouvait déjà au-dessus de la tranchée. En ce moment il se redressa quelque peu pour regarder autour de lui. Une salve crépita... Nous nous courbâmes et entendîmes en même temps un cri sourd. Son corps retomba lourdement dans le fond de la tranchée. Je bondis, et j'allai me coucher à côté de lui pour lui soutenir la tête. Un mince filet de sang coulait de sa tempe droite, mais ses yeux étaient clairs et illuminés de bonheur comme s'ils venaient d'apercevoir quelque chose de joli et de bon. Son regard croisa le mien et je crus y lire un remerciement et un dernier adieu. Puis ses yeux se fermèrent et sa tête retomba lourdement en arrière, des crispations rapides passèrent sur son visage et autour de sa bouche, et un sourire se dessina sur ses lèvres.

Soudain les yeux se rouvrirent et me regardèrent; mais ce regard était brisé maintenant, et un peu inquiet comme celui d'un enfant effrayé.

Il respira longuement, il tourna difficilement son visage vers moi et je l'entends murmurer: «Pensez-y... chez moi...»

Un dernier soupir très profond, puis un tremblement nerveux... Il était mort...»

Après cette attaque, l'offensive des Français faiblit pendant un certain temps.

Le soldat allemand raconta plus loin:

«Ce fut un des premiers jours du printemps, en Argonne. Pendant toute une semaine nous avions été passablement tranquilles. Par-ci par-là avaient eu lieu quelques escarmouches, mais pour le reste, les jours s'étaient écoulés sous l'éternel bombardement. Le temps était superbe. Le gai et fleurant printemps français avec son superbe ciel bleu et ses douces nuits tranquilles.

Mais quelle tristesse de voir se faire le printemps sur ces champs dévastés. Des villages en ruines, des champs remués par des obus, piétinés et infertiles comme de la pierre et des bois qui étaient comme fauchés par une faux gigantesque ou brûlés jusqu'à la racine.

Quand on est élevé dans les champs, que l'on sait la générosité du sol et que l'on a appris à chérir chaque coin fertile du sol, on ne peut pas voir sans douleur, combien cette contrée est détruite et quelle destruction de paix et de joies familiales ont eu lieu ici.

Un matin je reçus l'ordre d'aller réquisitionner douze chevaux dans le courant de la journée. En soi-même ce n'est pas une besogne agréable.

Mais qu'y faire? Un ordre est un ordre.

Je reçus quatre hommes pour m'accompagner et nous partîmes dans le pays.

Je n'oublierai jamais cette journée.

Il était déjà après-midi et nous n'avions pas encore de chevaux. Partout où nous arrivions, la population se trouvait dans la situation la plus lamentable. D'ailleurs la plupart des habitants avaient fui depuis bien longtemps et ceux qui étaient restés dans les fermes, savaient à peine se tenir debout, tellement ils avaient souffert de la faim. Et je ne pouvais me résoudre à prendre les chevaux attelés aux chariots des fuyards.

Dans une ferme le propriétaire nous fit entrer: avec sa femme et huit enfants il se mit contre le mur... Alors il découvrit sa poitrine et me pria de le tuer et de mettre ainsi un terme à sa misère.

Que pus-je faire? Je n'ai jamais appris à être impitoyable, je n'eus pas le courage de priver cet homme de son dernier avoir... un très maigre et misérable cheval... qui devait le trainer lui et son ménage dans sa fuite.

Nous allâmes plus loin.

Dans le courant de l'après-midi nous parvîmes à rassembler onze chevaux. Il nous en manquait un seul. Entretemps il s'était fait tard et nous fûmes sur le point d'abandonner. Mais au moment où nous nous disposions à rentrer, un chariot, attelé d'un cheval descendant la route, c'était un superbe alezan, tout juste ce qu'il fallait pour parfaire la douzaine. Nous fîmes signe à l'homme d'arrêter et nous regardâmes le cheval. Et en même temps nous vîmes qu'en-dessous de la bâche étaient entassés des coussins et des literies.

L'homme était seul dans sa charrette. Il semblait n'avoir pas de ménage et être en fuite tout seul. Lorsqu'il comprit que je voulais lui prendre son cheval il se mit à pleurer amèrement.

C'est dur de voir pleurer un homme. Mais il n'essaya pas de nous empêcher de dételier son cheval. Il ne nous pria, ni ne nous supplia pas non plus...

Il se contenta d'écartler la bâche.

Ce que je vis alors me figea le sang dans mes veines et j'étouffai presque.

Dans les coussins était couchée une jeune femme très jolie, mais elle était morte... Sa figure de madone était entourée d'une masse de cheveux blonds dorés qui flottaient sur ses épaules et sur sa poitrine. Dans un bras elle tenait un enfant nouveau-né, comme si elle s'efforçait de le défendre dans la mort contre les misères de la vie.

Les rayons du soleil couchant tombaient sur ce visage pâle et lui donna une étrange expression de vie, mais nous fit voir en même temps l'expression d'angoisse qu'il portait...

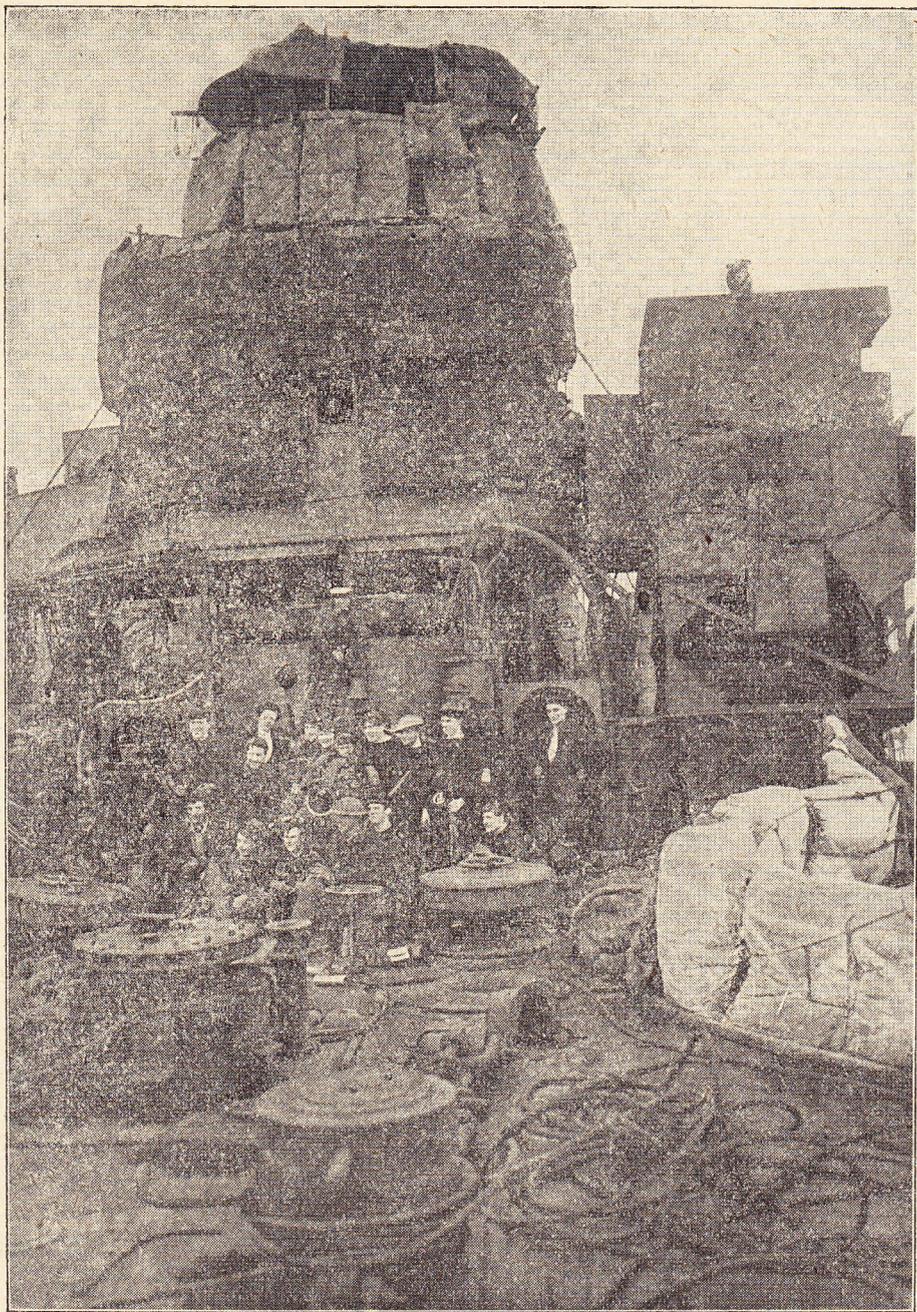
Elle s'était enfuie devant les nôtres et cette fuite l'avait tuée avec son enfant.

Vers le matin la tranquillité et le repos étaient finis. L'ennemi entreprit un bombardement terrible qui dura huit heures d'un trait. Nos barrières de fils de fer furent détruites et déchirées comme des toiles d'araignées, et finalement nos tranchées n'étaient plus qu'une masse informe de terre, de morceaux de poutres, parmi lesquels il était difficile de trouver encore un abri. De toutes parts on cria au secours, mais personne ne pouvait porter secours parce que chacun avait assez à faire à se protéger.

Alors commença l'assaut sur une largeur de bien 500 mètres et en même temps les grenades nous tombèrent dessus comme la grêle. L'ennemi n'atteignit cependant pas nos tranchées. Nos mitrailleuses le forcèrent de s'arrêter et sa ligne commença à chanceler.

Alors nous nous élançâmes à l'assaut à la baïonnette.

Nous frappâmes avec rage, car le bombardement nous avait excités et nous fûmes sans pitié.



Le «Vindictive» prêt pour l'attaque.

Ce fut une mêlée monstrueuse avec les baïonnettes, les crosses de fusil et les poings, une mêlée hurlante et échevelée qui fit perdre les sens aux combattants... Mon bras droit fut écrasé par un coup de crosse en-dessous du coude.

Il cassa net comme une branche sèche, et la partie inférieure balança, attaché seulement par quelques lambeaux de chair. Je m'abatis du coup. Je sentis un frisson brûlant parcourir tout mon corps, puis un étourdissement bienheureux qui me fit voir de belles et brillantes couleurs... puis je ne sentis plus rien. Je sais seulement que soudain tout sembla tranquille autour de moi.

Je ne sentis pas de douleurs, rien qu'un repos bienheureux et calmant et une sensation excitante dans la poitrine.

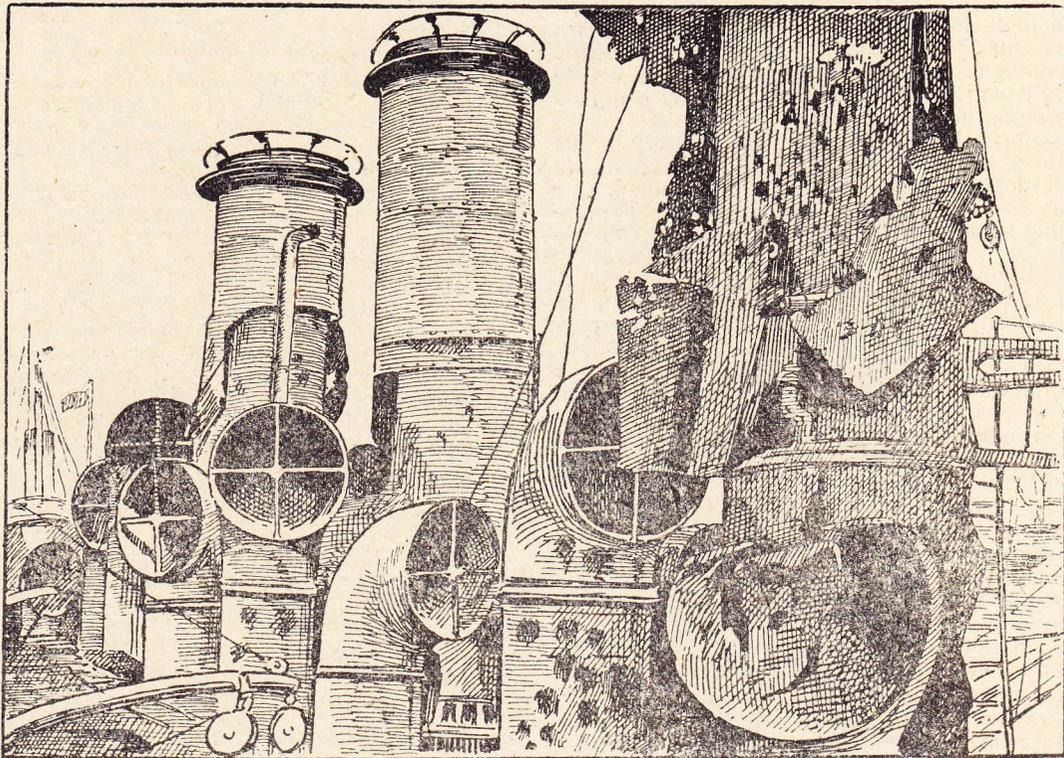
Je ne sais pas combien de temps je restai étendu pendant cet étourdissement. Mais lorsque je re-

vins à moi je ressentis une douleur insupportable dans mon bras et je sentis en même temps qu'on secoua fiévreusement ma main.

Je retournai ma tête et j'aperçus un jeune visage très émacié, juste en face du mien et deux yeux clairs et brillants, regardant dans le vide. C'était un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans. Son visage montrait encore des traits tendres et enfantins et un léger duvet couvrait la lèvre supérieure. Sa poitrine était découverte et une main était collée passionnément au cou. Le sang ruisselait entre les doigts et coulait en un mince filet presque figé déjà sur la poitrine.

Soudain il se tourna complètement vers moi, il saisit ma main de son autre main aussi et il me regarda fixément.

Son visage douloureusement tiré s'éclaira d'un



Le «Vindictive» après l'attaque de Zeebruges.

sourire heureux et je l'entendis murmurer d'une voix tremblante de bonheur :

« Es-tu venue quand-même, petite mère. Es-tu venue quand-même ?... »

Son sourire devint plus heureux, ses yeux brillèrent de joie, pendant qu'il reprit en murmurant plus faiblement :

« Tu es venue quand-même, petite mère... Tu es quand-même... »

Je me penchai vers lui, de façon à pouvoir approcher ma bouche de son visage, je l'embrassai sur son front baigné d'une sueur froide et lui soufflai à l'oreille :

« Oui, mon garçon... oui... Ta mère est ici... »

Ses mains se crispèrent dans la mienne à me faire mal, je l'entendis encore murmurer quelque chose, mais je ne compris déjà plus.

J'appuyai mes lèvres sur son front jusqu'à ce que j'entendis un dernier soupir et un léger râle. Puis je le regardai dans la figure. Les yeux ouverts et brisés regardaient comme s'ils apercevaient quelque chose de beau et de sublime, et un trait de bonheur intense se dessinait autour de sa bouche. Sa mère n'était-elle pas venue l'assister dans son agonie et ne l'avait-elle pas baisé sur le front ?

Après cela je ne me rappelle plus rien de ce qui arriva, jusqu'au jour heureux que je revins à moi dans un hôpital d'une des villes du Rhin.»

La bataille près du Chemin des Dames

On attendait une nouvelle attaque allemande. Ludendorff disposait de troupes nombreuses et sa position au centre d'un demi-cercle gigantesque Lille-Reims lui permettait d'entrer rapidement en action par où il voudrait. Les alliés devaient s'y attendre et la situation était très indécise.

Les Allemands préparèrent cette offensive d'une façon encore plus secrète que celle du mois de mars, et ils y réussirent d'autant mieux qu'ils choisirent un secteur dans lequel on ne s'attendait pas à une attaque: celui du Chemin des Dames.

De plus, les Français y possédaient d'excellents

postes d'observation et ils croiraient donc qu'ils pouvaient facilement observer les mouvements de l'ennemi.

Ludendorff compta sur l'avantage de la surprise. Il parvint à tenir ses plans secrets jusqu'à la fin.

Dans un travail qui parut le 4 juillet 1918, l'état-major de la 6e armée a eu la franchise de raconter les choses telles qu'elles s'étaient passées. Dans cette étude, il déclare que le commandement n'a eu jusqu'au 26 mai, aucun indice matériel suffisamment sérieux pour croire à une attaque.

La façon dont l'offensive est enfin découverte mérite d'être racontée: ce récit offre le type même du renseignement par prisonniers et montre le mécanisme de ces interrogatoires.

« Le 26, de bonne heure, on fait deux prisonniers dans la région de Courtecon. Les deux hommes appartiennent au même régiment de chasseurs, mais à deux bataillons différents; l'un d'eux est un simple soldat, l'autre un aspirant-officier. Ils sont dirigés vers le P. C. de la division, la 22e. Le chasseur parle de projets d'attaque, l'aspirant-officier fait des déclarations en sens contraire.

» L'interrogatoire n'est pas poussé plus avant et les deux prisonniers sont dirigés en automobile au Q. G. du corps d'armée, où se rendent également le chef du 2e bureau et l'interprète de l'armée.

L'interrogatoire recommence à treize heures trente.

L'aspirant est interrogé le premier; il se montre volontiers loquace et affirme que les Allemands n'ont aucune intention offensive dans le secteur.

Le chasseur vient ensuite: il dit que la troupe croit qu'on doit attaquer cette nuit ou la nuit suivante; il n'est pas très sûr de la date.

Serré de près, il dit qu'on a déjà distribué des cartouches, des grenades, mais qu'on n'a pas encore fait le paquetage de campagne. Il a vu, le jour précédent, des militaires appartenant à des régiments de la garde; il ne sait rien de plus, étant depuis longtemps en secteur.

» L'aspirant est ramené, on lui fait observer que les usages de la guerre ne le forçaient nullement à parler, mais qu'il a fait des déclarations et qu'il en

portera toute la responsabilité. C'est un acte d'espionnage que de donner de faux renseignements. Cet homme est visiblement déconcerté, on insiste et il finit par donner les détails les plus complets sur l'attaque du lendemain.»

Il est en ce moment quinze heures et il n'y a plus de doute à avoir. Les organes de renseignements aussitôt donnent l'alerte au commandement.

Ainsi, c'est à la veille de l'attaque, dans l'après-midi, que nous sommes fixés sur les intentions de l'ennemi.

La nuit suivante, la préparation d'artillerie allemande se déclenchait entre la forêt de Pinon et Reims. Le 27, à la première heure, l'infanterie partait à l'assaut.

Que les Allemands aient pris des précautions inimaginables pour ne pas éveiller notre défiance, cela n'est pas douteux. Néanmoins, il est tout au moins étrange que l'expérience du 21 mars n'ait pas suffi à nous apprendre à lire dans le jeu nouveau de l'ennemi.

Comment oublierai-je jamais les terribles heures de cette offensive ! Dès qu'on sut, dans la soirée du 26, sur quel secteur elle allait vraisemblablement s'appliquer, la consternation régna au G. Q. G. On savait toutes nos réserves dans les Flandres, le Chemin-des-Dames à peine occupé.

Nous songions, le cœur serré, aux malheureuses troupes sur qui allaient s'abattre l'avalanche.

Rien n'était plus tragique que la situation de cet état-major qui n'ignore plus où l'ennemi va frapper et ne peut rien pour parer le choc. Il fallait au minimum deux jours, pour qu'une division pût arriver à pied d'œuvre. Mais l'illusion en la solidité du rempart défensif était si forte encore, la méconnaissance de la méthode ennemie si complète qu'on croyait fermement que les Allemands ne pourraient aller sans de grands efforts jusqu'à l'Aisne. La rivière était la limite extrême qu'on leur assignait, après plusieurs jours de combat. Ce soir-là, nul ne songeait à aller prendre du repos. Les organes intéressés dans la bataille travaillaient fébrilement à préparer les éléments de la résistance ; dans les autres bureaux, on tint des concilia-bules assez lugubres très avant dans la nuit.

Le lendemain matin, à onze heures, quand je me rendis au cabinet du général Duchêne, je vis au premier coup d'œil que la situation devait être très grave. Sur sa carte, des traits au fusain marquaient les points occupés par les Allemands. Je fus épouvanté ; l'ennemi à cette heure progressait déjà au sud de l'Aisne, ayant franchi la rivière. On était sans nouvelle d'une division qui avait dû être capturée tout entière. Pour tout rempart, entre Aisne et Vesle, les débris des unités qui avaient pu battre en retraite et quatre divisions de seconde ligne, au repos jusqu'ici dans la région de la Vesle, ce qui laissait la même disproportion entre l'assaillant et le défenseur. Comme dans les récits classiques, l'ennemi tombait sur nos forces divisées et les battait séparément.

Ludendorff choisit donc un point faible mais d'une importance stratégique considérable.

Les Français disposaient en ce point de 8 divisions et les Anglais de 3, et c'étaient alors encore des troupes qui avaient souffert beaucoup en Flandre et qui avaient été envoyées au repos dans ce secteur. Ludendorff y concentra 25 divisions d'attaque, donc 300,000 hommes ; 17 autres divisions furent encore amenées du 27 au 30 mai. La plupart de ces troupes arrivèrent, par des marches de nuit de Hirson et de Mézières.

Voici le plan de Ludendorff : le gros des troupes devait attaquer le versant du Chemin-des-Dames ; en même temps on devait exécuter une attaque de flanc par la plaine de Juvincourt-la-Ville-au-Bois vers Craonne, afin d'atteindre les ponts de l'Aisne. Les forces françaises étaient composées de la 6^{me} armée du Duchêne avec le 30^{me} corps et le onzième

de Maudhuy ; les Anglais formaient le 9^{me} corps de Hamilton et de Gordon.

La nuit du 26 au 27 mai fut une nuit d'angoisse. Les Français entendirent le roulement des trains et des autos dans la direction de Laon. Ils entendirent aussi scier et travailler de l'autre côté et manifestement construire des ponts.

Avant le lever du jour le Kronprinz, qui commandait les armées von Boehn et Fritz von Below, fit déchaîner l'artillerie : de 1 à 4 heures les Allemands bombardèrent, avec une intensité terrible, avec des obus à hypérite, des gaz lacrymogènes et des gaz asphyxiants.

À 3 h. 30 l'infanterie attaqua avec violence.

La 50^{me} division britannique, sur le plateau de Californie, n'aperçut l'ennemi que lorsque celui-ci bondit dans les tranchées. À 4 h. 15 le plateau était aux mains de l'ennemi. Au S.-O. la 10^{me} division essuya de lourdes pertes. Elle fut écrasée par le nombre des assaillants.

La 10^{me} division se défendit jusqu'au bout : un général et plusieurs colonels furent tués, un autre général fut grièvement blessé et un troisième fut fait prisonnier. Cette division se replia sur l'Aisne.

Des jeunes recrues britanniques luttèrent avec l'énergie du désespoir. L'ennemi atteignit les pièges de campagne : les servants se défendirent avec leurs revolvers, mais à quoi bon ? L'avalanche allemande avança toujours sur Pontavert, vers le pont de Maizy sur l'Aisne.

Dans le bois de Gernicourt de jeunes recrues anglaises et de vieux territoriaux français opposèrent une résistance terrible et succombèrent côte à côte.

Mais rien ne servit de résister : l'ennemi avançait toujours. La surprise était écrasante.

Von Boehn réussit donc dans son attaque de flanc. Le Chemin-des-Dames devait succomber.

D'ailleurs cette position devait aussi tomber sous la pression de l'attaque de front.

Sur la crête, les divisions du général Duchêne succombèrent à cause des gaz et de la supériorité numérique des assaillants.

Les Allemands bombardèrent surtout les batteries derrière le front afin d'avoir la route libre.

Il ne compta pour rien ses lourdes pertes. Des troupes se trouvaient prêtes pour combler les vides. Sur la droite il se servit de tanks.

Pinon, Chavignon, le fort de Malmaison, Courtegon et Cerny succombèrent ; à 11 heures les Allemands se trouvèrent sur la ligne Vauxaillon, la côte 151, Moussy, Paissy Vassogne, Craonelle.

Guillaume II se trouvait au nord du plateau de Californie.

Jusqu'au soir on se livra des combats sanglants, une lutte d'homme à homme, après la surprise.

Trois bataillons de Brelons, de la 61^{me} division de Modelan, du 11^{me} corps de Maudhui, furent cernés dans la forêt de Pinon. Ils résistèrent encore jusqu'au lendemain à 2 h. 36. Alors il arriva un message par pigeon voyageur : « Les trois derniers hommes des trois bataillons viennent de se rendre. »

À l'est de Laffaut l'ennemi fut arrêté.

Mais partout les alliés se trouvèrent dans les proportions de un contre trois, quatre ou même huit. La 61^{me} division française dut résister d'abord à trois divisions allemandes, puis à cinq ; la 22^{me} en eut d'abord sept, puis dix devant elle.

Depuis le plateau de Californie jusque près de Berry-au-Bac il y eut d'abord six divisions, puis huit contre deux et de Berry à Courcy cinq contre deux.

Les alliés n'eurent pas le temps de faire sauter les ponts, tellement l'avance allemande à l'Aisne fut foudroyante.

Naturellement le Kaiser envoya un télégramme à l'impératrice. Il dit : « Fritz a été l'un des premiers à atteindre l'Aisne avec la 1^{re} division de la Garde. Le 28^{me} division s'est de nouveau distin-



Plaque commémorative en l'honneur du capitaine Frxatt dans le bâtiment du « Great Eastern Railway » à Harwich

guée. Dieu nous a procuré une belle victoire. »

Entre Vailly et Berry-au-Bac les Allemands avaient donc franchi l'Aisne et les Français avaient été rejetés sur les hauteurs méridionales.

A l'est von Below avait chassé les Anglais de leurs positions entre Sapigneul et Brimont; il avait franchi le canal et pris Cormicy, Cauroy et Loivre.

Von Boehn chassa ses divisions fraîches dans la direction de Fismes. Le premier jour les Allemands avaient fait une avance de 18 kilomètres et pris 10.000 prisonniers.

Les habitants furent surpris dans leur village. Une panique se produisit. Ils n'eurent pas le temps de fuir. L'ennemi s'empara d'un riche butin.

Le grand quartier général n'osa pas avouer la vérité. A Paris même on crut qu'il ne s'agissait pas d'une offensive en règle mais d'une simple diversion. Le 28 mai arriva. Le kronprinz élargit la brèche, il attaqua le plateau de Laffaux et le massif de Saint-Thierry. A l'est de Laffaux von Larisch s'empara de la hauteur de Terry et au sud von

Wichura prit le plateau de Vregny, le fort de Condé et de Missy-sur-Aisne.

Toutes les hauteurs qui dominent Soissons, ainsi que la vallée de l'Aisne sont perdues; von Winkler, Conta et Schmettow atteignirent la vallée de la Vesle.

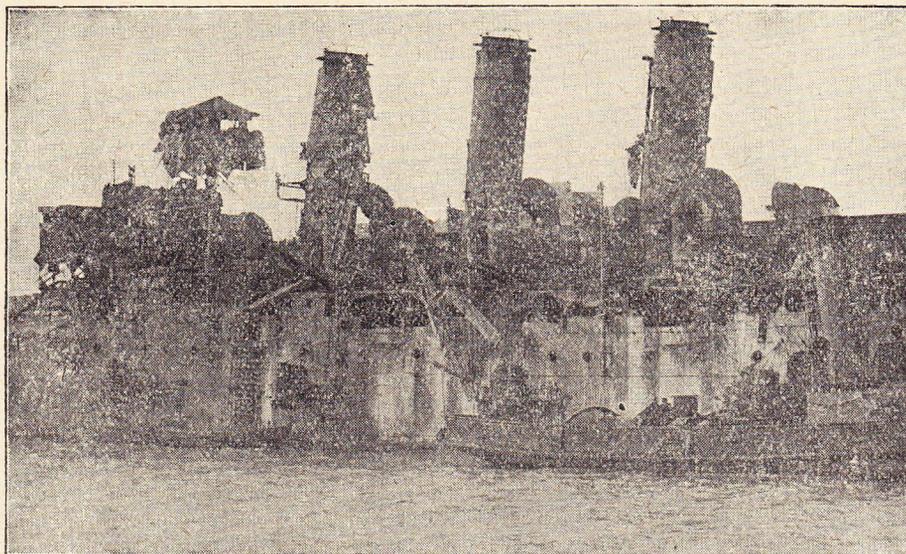
Anglais et Français se battirent côte à côte avec l'énergie du désespoir.

Il n'y eut pas de scission maintenant entre les Français et les Anglais, comme en mars. La liaison fut maintenue.

Du côté anglais on communiqua ce qui suit :

« Quatre divisions anglaises occupèrent un front d'environ 17 kilomètres, depuis Craonne, dans les environs de l'extrémité est du Chemin des Dames jusque Bermericourt. La 50^{me} division territoriale, sur l'aile anglaise était opposée à la masse des troupes allemandes qui marchèrent contre le plateau de Craonne dans le but de prendre d'assaut par le flanc toute la crête des collines.

Avant l'attaque, les Allemands avaient essayé de briser le moral de nos troupes en bombardant nos



Le «Vindictive», après la bataille.

positions pendant trois heures consécutives, avec des obus asphyxiants.

La 50^{me} division subit le bombardement le plus intense et eut, ensuite à supporter le premier choc, le plus violent de l'infanterie allemande.

Elle résista vaillamment, jusqu'à ce qu'elle fut littéralement écrasée par l'ouragan allemand. La division française, qui occupait la crête fut débordée et fut forcée de se replier sur la seconde ligne.

De là, la 50^{me} division fit une fougueuse contre-attaque afin de reprendre Craonne, mais elle échoua à cause surtout du feu des mitrailleurs des tanks allemands qui lui tirèrent dans le flanc droit.

Il paraît que l'ennemi employait plus de tanks qu'il n'en avait jamais mis en ligne auparavant.

Finalement la 50^{me} division fut forcée de suivre le repli général sur la rivière. Mais elle ne perdit que pendant quelques minutes le contact avec la division française combattant à sa droite.

À droite du secteur notre 21^{me} division et une division française résistèrent comme du roc à l'attaque.

Les Allemands commirent l'erreur d'attaquer dans les proportions de deux contre un : quatre divisions allemandes contre une division française et une anglaise, et ils ne purent donc avancer d'un pouce.

Le long du Chemin des Dames où la densité de l'attaque était plus forte, la ligne franco-britannique fut débordée.

Après avoir repoussé un nombre fantastique d'assauts allemands notre 21^{me} division et la division française ont presque totalement gardé le terrain sur lequel elles avaient engagé le combat.

Certains bataillons de notre 21^{me} division leur furent envoyés en renfort et des unités de cette division se battent maintenant en contact si étroit avec les Français qu'il est impossible de distinguer les uns des autres.

Du côté des alliés on tatonait encore dans le vide. Cela apparaît d'un communiqué concernant les réserves allemandes :

«Seize divisions, ou peut-être 70 ont été employés en avant. La question se pose, à laquelle les événements seuls se chargeront de donner la réponse, de savoir où seront employées surtout les 54 divisions restantes. Les enverra-t-on dans le sud pour continuer l'avance actuelle ou bien les jettera-t-on vers l'ouest, dans la direction de l'avance de mars-avril?

À cause des avantages géographiques que possèdent les Allemands, il leur est possible de dissi-

muler jusqu'au tout dernier moment la direction de ses attaques. La tâche de Foch est rendue difficile à cause de la nécessité dans laquelle il se trouve d'avoir à tenir des réserves prêtes pour diverses éventualités.

C'est pour ces motifs, autant que pour une question de principes généraux, que nous devons nous attendre à ce que l'emploi de ses réserves se borne au strict nécessaire et qu'une certaine étendue de terrain devra être abandonnée, que l'on pourrait conserver en employant des réserves plus puissantes.

Comme dans les circonstances actuelles il est possible d'abandonner du terrain à l'Aisne avec maints de danger qu'au front d'Amiens, nous ne devrions ni nous étonner ou en être découragés si on choisissait cette alternative. Mais il y a évidemment des limites à cette façon d'agir et nous devons espérer que cette évacuation ne s'étendra pas plus loin.

Il est très bien possible que, à cause de ses succès, l'ennemi sera tenté d'employer ses réserves pour marcher sur la Marne dans le but de couper le chemin de fer Paris-Châlons.

Ce serait une avance de 24 kilomètres, et nous savons déjà qu'il a atteint la Vesle, à 20 kilomètres de son point de départ, déjà au milieu de la seconde journée de la bataille.

Sauf le gain de terrain qu'il obtiendra par sa marche vers le sud cette opération n'aura pas de répercussion sensible sur la situation générale du front.

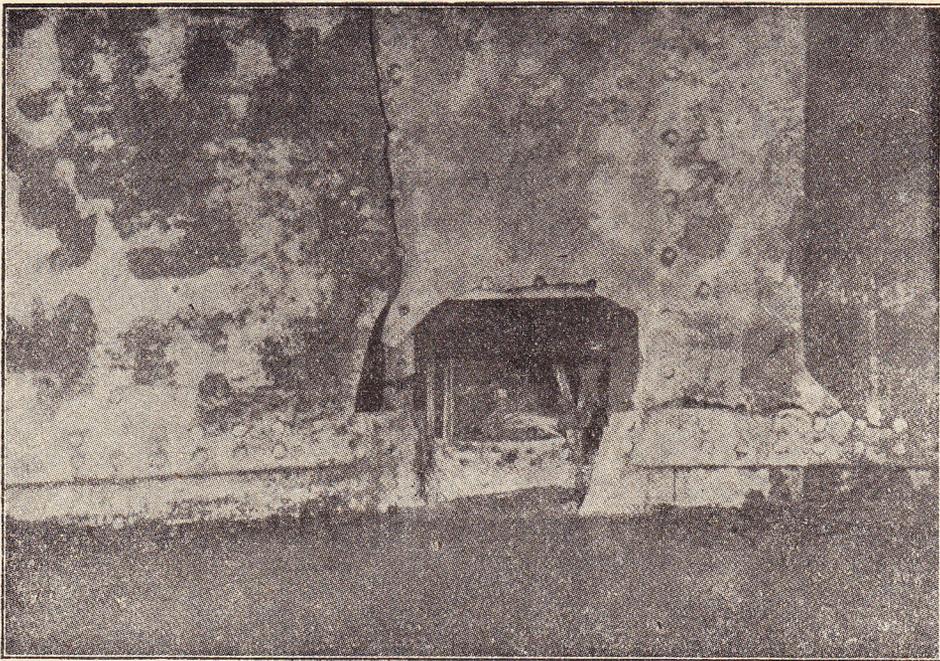
Pour pouvoir arriver jusqu'à la Marne, l'ennemi devrait élargir sa base d'attaque pour éviter d'être serré dans un saillant étroit et avancé.

Pour élargir sa base il doit conquérir Reims à sa gauche et Soissons à sa droite, et c'est vers ce but que semblent tendre ses efforts.

Située à proximité du front et continuellement bombardée par les Allemands, Reims n'a guère plus qu'une valeur morale pour les Français.

Soissons a plus d'importance, comme point de jonction entre le champ de bataille actuel et celui de la Somme, et sa possession permettrait d'élargir son front d'attaque soit dans la direction d'Amiens, soit dans la direction de Paris.

La question essentielle, qui a une importance au point de vue de la situation militaire est de savoir si, pour parvenir à arrêter l'avance ennemie, Foch aura à employer plus de réserves que n'en a employées le Kronprinz pour obtenir ses succès ou qu'il en emploiera encore pour étendre ceux-ci.



Un des trous d'obus fait dans le corps d'un bateau anglais lors de l'attaque de Zeebrugge.

Mais on fit cependant paraître des communiqués comme celui-ci :

«L'Intransigeant» dit que le 27 mai 1200 projectiles sont tombés sur Soissons. Les hôpitaux et les ambulances ont été évacués : la population a dû partir. Un soldat blessé raconte «que les premières lignes ont été littéralement aplaties par des obus à gaz. Le bombardement ne dura que deux heures mais il fut d'une violence inouïe. La liaison entre les troupes devint impossible. Toutes les lignes de communication étaient coupées par les obus. Nous sortîmes de nos abris lorsque nous vîmes les Allemands sortir de leurs tranchées. Nous les vîmes passer le canal. Cette opération fut très laborieuse. Nos mitrailleuses et nos 75 firent de la bonne besogne, mais l'ennemi était trop nombreux et nous dûmes céder.»

La bataille se poursuit avec violence sur les deux flancs.

L'ennemi avance toujours dans les directions de Reims et Soissons. Ce matin on se battit dans les quartiers extérieurs de cette dernière ville. A l'extrême droite les troupes anglaises, après une résistance acharnée, ont été obligées d'évacuer le massif de St. Thierry, à sept miles au nord-ouest de Reims. C'est un plateau irrégulier avec des bords escarpés et boisés. Sur le sommet du plateau, à six cents pieds au-dessus de la Vesle, se trouve un vieux fort. L'avance allemande vers le sud est arrivée hier jusque Muizon, de sorte que notre position de St. Thierry se trouve presque entièrement cernée. Nos troupes, qui occupaient la crête se trouvèrent sous un feu convergent de trois côtés : la position devint donc intenable.

Nous nous sommes arrêtés maintenant dans la vallée de la Vesle, au sud de St. Thierry, dans un angle formé par la Vesle et le canal de l'Aisne à la Marne.

Ce matin on s'est battu avec acharnement sur la Vesle.

Les Allemands ont essayé de s'établir sur la rive sud, afin de pouvoir attaquer les hauteurs qui commandent la vallée. Les Français s'y maintiennent malgré tout. La bataille fut riche en incidents qui prouvent l'esprit de camaraderie entre les Français et les Anglais.»

D'ailleurs Berlin fut aussi sincère et il était impossible de cacher encore plus longtemps la situation réelle. Les Allemands annoncèrent donc :

«Le nombre de prisonniers est monté jusque 35.000. Le butin en canons et matériel de guerre est très considérable. Nous avons capturé des canons de tout calibre, y compris des trains blindés. L'avance impétueuse de nos troupes d'attaque empêcha l'ennemi d'enlever les abondantes provisions qui se trouvaient entassées dans la zone conquise.

Nous nous sommes emparé d'importants dépôts de munitions, de trains, d'hôpitaux avec matériel complet. Des plaines d'aviation avec des appareils prêts à prendre leur vol et du matériel d'aviation, tombèrent en nos mains.

Dans les groupes d'armées Gallwitz et duc Albert l'activité ne s'est ranimé que par intervalles.

Dans les 3 derniers jours nos aviateurs ont descendu 38 appareils ennemis. Le lieutenant Berthold a obtenu sa 29^e victoire aérienne. Depuis Dixmude jusqu'à un point au sud d'Ypres le lieutenant Roeth a descendu en flammes cinq ballons captifs.

Londres déguisa la situation comme suit :

«Sur notre propre front l'infanterie a pris ses dispositions contre une grande offensive : pendant ce temps, sauf une activité soutenue de l'artillerie, il se livre plus de combats dans les airs que sur terre.

Pendant ces nuits claires les escadrilles de bombardement allemandes passent nos lignes pour lancer des bombes sur les villages, les villes et les camps derrière les lignes : nos aviateurs en font autant et, parfois en très grand nombre, ils déploient une grande activité au-dessus du pays ennemi.»

Mais entretemps l'avance allemande se poursuivait. Le passage des deux rivières retarda bien l'avance de l'artillerie lourde ennemie, mais les batteries légères et les lance-bombes accompagnèrent l'infanterie qui disposa, en outre de six mitrailleuses par compagnie. Et les aviateurs annoncèrent qu'il arrivait continuellement du renfort.

Dans la nuit du 28 au 29 les Allemands amenèrent, par camions-automobiles, des divisions fraîches qui relevèrent les divisions fatiguées.

Soissons fut attaquée par les Brandebourgeois.

Le 29 les faubourgs de St. Vaast et de St. Mé-

dard succombèrent. Les sapeurs se rendirent maîtres des ponts dont ils empêchèrent la destruction.

A midi les Allemands pénétrèrent dans la ville. On se battit furieusement dans les rues. Les Français furent refoulés jusqu'à l'extrémité ouest et défendirent encore la hauteur de Pasy, au N.-O. de la ville.

Celle-ci tomba le 30, à 9 heures du matin. Les Français s'accrochèrent encore pendant deux jours aux positions occidentales de Soissons. Ils ne reculèrent que pas-à-pas.

La population était partie et le vainqueur se mit à piller systématiquement la ville. Toutes les maisons furent vidées.

Dans la nuit du 28 au 29 mai, von Boehn prit Loupèigne.

Le 29 il attaqua Fère-en-Tardenois. Des aviateurs descendirent très bas sur la ville et la mitraillèrent. Une division française y combattit pendant 16 heures. Dans la nuit du 29 au 30 mai deux divisions fraîches firent une attaque violente.

Les Français résistèrent d'une façon héroïque jusqu'au matin. A 7 heures ils firent même une contre-attaque et refoulèrent l'ennemi.

A 9 heures 30, celui-ci revint à la charge avec des forces encore supérieures et s'empara de la ville.

Il faisait un temps splendide et sec. Mais dans le soleil ardent des milliers de blessés endurent de souffrances terribles. La soif agussa encore la douleur. Partout se levaient des nuages de poussière.

Le 30, 42 divisions allemandes étaient en route pour la Marne.

Ce nom avait une valeur morale éminente. On songea de nouveau à 1914 et à Joffre.

Et maintenant on marchait de nouveau sur la Marne. Le renfort allié arriva : le 21me corps de Degoutte et la 2me division américaine de Bundy.

Du côté français on annonça :

«L'offensive des Allemands, qui profitèrent de la surprise a été foudroyante et il serait enfantin de nier les succès qu'ils ont obtenus. Mais le moment est arrivé où l'ennemi, précisément à cause de son avance rapide, doit prendre haleine, pendant que le renfort des Alliés, arrivant sans relâche, permettront d'arrêter l'avance et de stabiliser le front. On peut donc regarder l'avenir en face avec calme et confiance.»

Les troupes fraîches entrèrent en action mais ne parvinrent pas à former un mur solide et on dut reculer encore. On fit évacuer la population.

Nous citons ici une lettre d'un soldat français réformé :

«Je fus désigné aussi pour accomplir l'œuvre d'évacuation, et cela marcha d'une façon fort simple. Pendant que nos troupes se battaient avec héroïsme, quelques officiers et sous-officiers furent détachés.

Chaque sous-officier fut envoyé avec deux ou trois caporaux dans un village, et un simple sous-officier devint, ce qu'est en temps normal un colonel ou chef de bataillon, c'est à dire «commandant d'armes d'une place». Et tout marcha à souhait.

Nous avons amené entre autres 7.000 jeunes gens. Ils partirent en chantant quoiqu'ils sacrifiaient cependant leur maison et leur foyer avec leurs parents et leurs sœurs. Car ils allaient offrir leurs bras vigoureux à la France pour obtenir la victoire joyeux et courageux.

Tel est le moral de notre peuple, même des habitants du «Nord» qui supportent la plus lourde charge de la guerre. Et des soldats on peut dire : «Plus les boches les font souffrir, plus ils ont de l'ardeur à les combattre. C'est un brasier, que le tisonnier anime, mais n'éteint pas.» Et voici, dit le narrateur, «je reçois une lettre de mon frère. Il se trouve dans le village que nous avons fait évacuer, il y a deux semaines, il m'envoie pendant le bombardement des paroles de réconfort, d'espoir ardent et d'une confiance inébranlable. Tout change déjà !»

Il parle aussi des Américains qui vinrent au secours sur le front.

«La France», écrivit notre blessé, «a souvent combattu pour la liberté. Les Américains l'ont reconnu lorsqu'ils débarquèrent en France. «La Fayette... nous voilà!»

Les Américains sont merveilleusement équipés et nous sont arrivés avec un moral excellent. Pour le moment je suis détaché parmi eux. Je suis au service d'un avocat américain. Hier je l'appelai «avocat», mais il me répondit : «je suis soldat».

Et quand parfois les officiers français prennent guerre actuelle, cela se passe sans jalousie ni froissement : «Tout cela se passe en famille et le plus naturellement du monde.

Dans le combat les Américains sont courageux, parfois même trop audacieux. Notre confiance n'a jamais été ébranlée et cependant l'arrivée des Américains nous a réconfortés. Notre devise était : «Plutôt la mort que l'esclavage». Mais nous voyons se lever la délivrance et la liberté. Mais laissez moi vous dire ceci, qui vit toujours en mon cœur (le Français écrit à un mutilé belge : «J'ai admiré Liège avant que vous connaissiez Verdun. Le martyre de Louvain se passa avant celui de Reims. Les noms de «Yser et la Marne» sont étroitement liés l'un à l'autre. Je voulais vous rappeler cela car, si nous, Français, avons rempli notre devoir, vous, Belges, nous avez montré le chemin de l'honneur».

Au soir du 30 mai, les Allemands atteignirent la Marne. Leur butin se monta à 400 canons et le nombre de leurs prisonniers à 45.000.

Au bout de quatre jours le résultat de l'offensive était terrible. Au soir du 31 mai, les Allemands se trouvèrent sur un large front au nord de la rivière, entre Château-Thierry et Verneuil.

A Paris la consternation fut grande. L'ennemi était de nouveau près de la ville et son artillerie envoyait des obus infernaux.

Voyons maintenant quelles furent les mesures prises par Foch.

Raymond Recouly écrit :

Voilà en quatre jours les Allemands sur la Marne. Notre grande ligne de communication de l'Est, Paris-Nancy par Châlons, est coupée. Jamais l'ennemi n'a été aussi près de notre capitale. Chose beaucoup plus grave, l'armée française qui, jusqu'ici passait pour imbattable, vient déjouer un grave échec. Les deux derniers succès germaniques, celui du 21 mars, celui du 9 avril, avaient été remportés sur les Anglais exclusivement. C'est l'intervention des divisions françaises qui seule avait sauvé la situation.

Depuis Verdun, les Allemands n'étaient jamais parvenus à mordre sérieusement sur des positions tenues par des Français. Or, voici que des lignes qui passaient pour très fortes venaient d'être emportées en un clin d'œil. L'univers entier en apprenait la nouvelle avec une surprise mêlée d'angoisse. La France, semblait-il, venait de fléchir. Si ce fléchissement s'accroissait, la victoire allemande est certaine, la cause des Alliés perdue.

Ce fut à n'en pas douter le moment le plus critique de la guerre.

La France, les Alliés furent sauvés par deux hommes : un grand homme d'Etat, un grand homme de guerre, Clemenceau et Foch.

Dès les premières nouvelles de la bataille, Foch se rend à Chantilly où il a une conférence avec Pétain.

Le lendemain, il fait savoir à Haig qu'en raison de l'offensive allemande qui va absorber la presque totalité de nos réserves, un certain nombre de divisions françaises pourront être éventuellement rappelées du Nord. Pétain a l'ordre (29) de rapprocher des quais d'embarquement la Xe armée. Le 30, cette armée s'embarque. Les Belges et les Anglais sont invités à étendre leur front.

Certains collaborateurs de Foch, non des moins

dres, m'ont confié depuis qu'ils voyaient alors, en ce qui les concerne, la situation sous un jour plutôt noir. Ils m'ont tous assuré que leur chef, lui, ne perdit pas un seul instant confiance. Aucune nervosité, aucun affolement.

L'important est de ménager avec soin, d'utiliser judicieusement ce qui reste de réserves.

Nous allons le voir de nouveau, durant ces heures si critiques, jouer magistralement son rôle de modérateur, de surarbitre entre Pétain et Haig, afin de donner au premier le plus de troupes possible, sans cependant trop en prélever sur le second.

Le 1er juin, se tient à Versailles la première séance du Conseil supérieur de la guerre. Ce jour-là, Foch change son quartier général, il s'installe pour quelques jours à Mouchy-le-Châtel.

Puisque les réserves françaises et britanniques sont hélas! de plus en plus diminuées, il est indispensable de presser le plus possible l'arrivée des renforts américains.

Le 2 juin se tient à Versailles une importante séance du Conseil supérieur de la guerre et un accord intervient entre les représentants qualifiés de la France, de l'Angleterre et des Etats-Unis.

Il est convenu que 170.000 Américains seront transportés en France durant le mois de juin, 140.000 en juillet.

Foch demande au gouvernement américain la constitution de cent divisions pour l'été 1919. Pershing accepte en outre d'envoyer sur les secteurs calmes du front français quelques divisions américaines qui sont actuellement instruites dans la zone anglaise.

Le 3 juin, Foch fait savoir à Haig que le développement de la bataille absorbe la totalité des réserves françaises; il le prie d'acheminer trois divisions d'infanterie des deux côtés de l'Oise, prêtes à intervenir si besoin est.

Dès le lendemain, en effet, Pétain sollicite de la manière la plus pressante cette intervention: il demande le concours de divisions anglaises et américaines pouvant relever dans des secteurs calmes des divisions françaises.

Foch lui répond que cinq divisions américaines vont être ainsi employées et que trois divisions anglaises se trouvent à cheval sur l'Oise. Il serait dangereux d'aller plus loin. Si les attaques allemandes continuent, on priera Haig de développer son concours.

C'est alors que Wilson lui pose à brûle-pourpoint une question des plus troublantes:

«Dans l'hypothèse, lui dit-il, d'une double offensive allemande, menaçant Paris d'une part, les ports du détroit de l'autre, que feriez-vous?»

Foch répond, sans une minute d'hésitation:

«Je défendrais les deux!»

Voilà une réponse qui peint l'homme de guerre et le peint tout entier. Les Anglais songent surtout aux ports où se trouvent leurs bases; les Français penseraient plutôt à Paris.

Foch, qui dirige l'ensemble, ne sépare pas l'un de l'autre ces deux objectifs de l'ennemi. Il refuse de choisir, il est persuadé qu'on peut et qu'on doit sauver les deux.

On ne saurait trop admirer cette imperturbable assurance, basée non point sur un optimisme irraisonné, à la turque, mais sur une observation précise et minutieuse des faits, sur la connaissance approfondie de forces en présence et aussi (c'est là que se trouve l'étincelle divine) sur une intuition très nette, une sorte de divination des plans de l'ennemi, des moyens dont il dispose encore.

Nous sommes ici à l'un des moments les plus pathétiques, à l'un des tournants décisifs de la grande guerre; au moindre fléchissement de nos chefs, c'est la catastrophe. Si les Allemands prennent Paris ou parvient sur le détroit, dans l'un ou l'autre cas la guerre ne peut plus être gagnée par nous. Mais ces chefs ne fléchissent pas, tout au

contraire, ils résistent; ils s'arc-boutent, l'un soutenant l'autre.

Il ne faut pas se lasser de le répéter: la situation, si critique alors, fut sauvée par ces deux hommes à qui notre pays et le monde entier ne voueront jamais une reconnaissance suffisante: Clemenceau ne permet pas qu'on porte la moindre atteinte au haut commandement. Il ne permet même pas qu'on le discute. Il conserve à Foch son entière confiance.

Grâce à l'arrivée des renforts le combat s'apaisa. Les Américains empêchèrent les Allemands de s'établir au nord de Château-Thierry et refoulèrent un bataillon allemand qui voulut forcer la Marne.

Le 7 juin l'offensive était terminée quoiqu'on annonçât encore des batailles locales.

Ludendorff fit connaître que depuis le début de mai il avait pris 55.000 prisonniers, 650 canons et 2000 mitrailleuses.

A Paris on avait fondé un comité de défense. On recommença à travailler aux fortifications et il fut question de faire sortir de la ville les femmes et les enfants. On était préparé à toutes les éventualités, même à déplacer les usines de guerre.

Le 4 juin, Clemenceau avait fait connaître à la Chambre la situation critique. Il reconnut que les pertes avaient été immenses. Nos effectifs s'épuisent, mais les Américains viennent pour la partie décisive... Il reste aux vivants à parachever l'œuvre magnifique des morts...

Ce discours fit une impression profonde.

On avait la sensation que le péril était temporairement conjuré, quoiqu'on se souvint qu'au 21 mars avait succédé le 9 avril puis le 27 mai. L'ennemi avait avancé chaque fois. Que serait-ce maintenant?

Il fallait donc vraiment un printemps sanglant, un printemps de très dures épreuves.

Les Allemands fortifièrent le terrain conquis entre Ypres et Soissons. Nous devons une fois de plus montrer qu'ils violèrent le droit des gens.

Un correspondant de journaux annonça, de la frontière hollandaise: «Nous nous trouvons à nouveau devant un attentat allemand contre les droits à la sécurité de milliers de citoyens belges, un attentat comme sous le masque de la protection, ce que le rend encore plus vil.

Nous avons annoncé que les civils des localités de Flandre près du front d'Ypres telles que Roulers, Menin, Comines, Beveren, Hooglede et autres furent envoyés dans les provinces d'Anvers et du Limbourg.

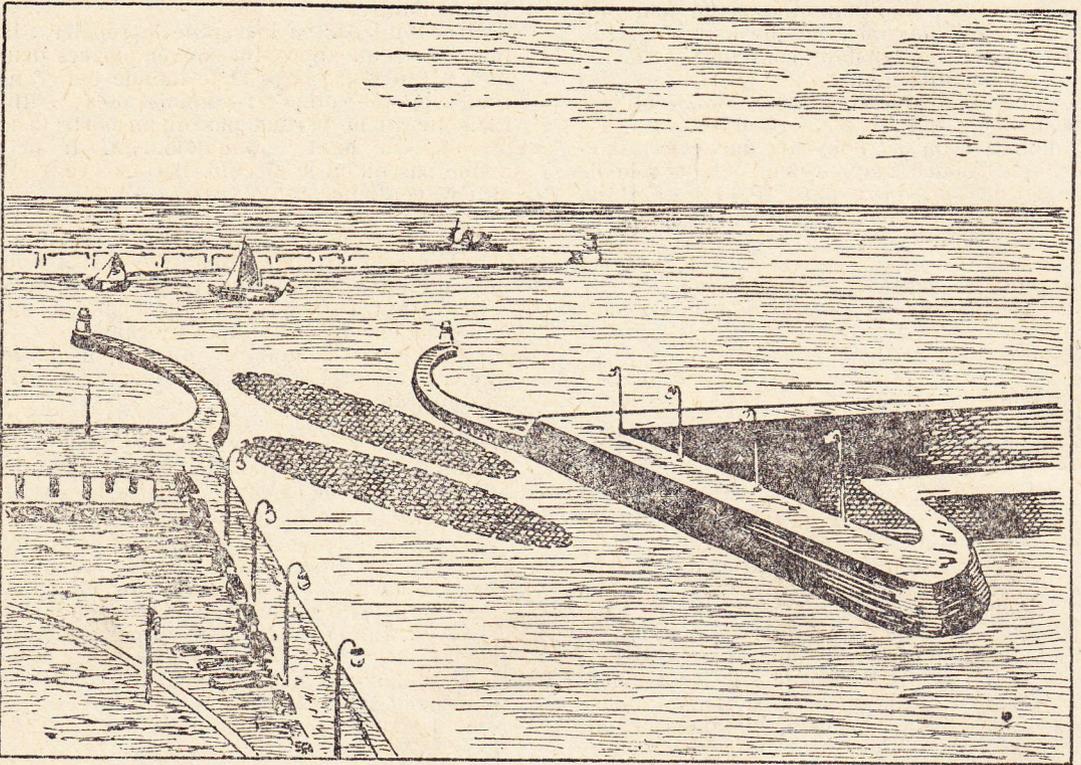
Le séjour dans leurs habitations devenait alors trop dangereux. Et maintenant tous les réfugiés, hommes et femmes résidant depuis des mois déjà à Anvers, à Lierre, à Gheel et dans les environs et qui sont en état de travailler sont menacés d'être reconduits dans leur ville ou leur village pour y effectuer des travaux et ce, nous l'avons dit déjà, sous le couvert de la charité.

Il y a quelques semaines la presse reproduisit un communiqué Wolff concernant la population réfugiée du pays flamand.

Les Allemands prétextèrent qu'ils avaient déporté les habitants à cause du danger des bombardements anglais. Ils oublièrent évidemment de dire qu'ils avaient gardé sur place beaucoup d'hommes et de jeunes gens pour les faire travailler.

Après la dernière bataille d'Ypres les Anglais ont dû évacuer le fameux saillant de Paschendale et de Langemark. Les Allemands prétendirent que les malheureux réfugiés pouvaient donc revenir dans le pays. Ils ont perdu tous leurs meubles à cause des bombardements anglais. «Nous leur procurerons de nouveaux mobiliers», dit l'occupant, qui avait enlevé toutes les machines des fabriques et des ateliers et démolit les maisons pour se procurer du bois, des métaux et d'autres matériaux.

A l'apparition de cette nouvelle nous avons déjà dénoncé la manœuvre qu'elle cachait.



Plan du port de Zeebrugge avec indication des endroits où les deux bateaux furent coulés.

Pour qui conque est à la hauteur des situations créées par l'occupation il devint évident qu'une nouvelle méthode de travaux forcés avait été imaginée. Notre prédiction n'était pas prématurée.

Dans les provinces d'Anvers et du Limbourg l'autorité allemande a demandé aux bourgmestres et aux comités une liste des réfugiés des localités de la West-Flandre, Roulers, Moorslede, Staden, Menin, Gheluwe, Wervicq, Comines, Hooglede, etc. Ces listes doivent mentionner le nom des jeunes hommes et des jeunes filles, des hommes et des femmes qui sont en état de travailler.

Les bourgmestres réfugiés ont déjà été avertis que l'on organiserait un retour dans les Flandres.

Voilà donc l'écoeuvrante réalité qui se cache sous le charitable et hypocrite communiqué Wolff.

Des gens qui ont tout perdu, dont le village est totalement ou partiellement détruit, qui étaient heureux d'être délivrés du séjour dans la zone des armées et qui attendaient avec résignation la fin de la guerre, dans les villages des provinces d'Anvers et du Limbourg sont menacés maintenant du péril d'être envoyés comme esclaves au front.

Des gens qui ont passé toutes leurs nuits dans des caves pendant presque trois années, qui ont vu tomber des membres de leur famille, des voisins, des concitoyens, victimes des obus et des bombes seront impitoyablement chassés dans l'enfer du front, pour y exécuter des travaux pour l'ennemi en violation de tous les droits.

On comprend la peur qui règne parmi ces réfugiés.

On disloquera encore une fois des ménages, quelques-uns doivent rester, les autres s'en vont là où la bataille fait rage et alors les Allemands qui mettront ces gens sans défense à la place de leurs soldats et s'en serviront comme bouclier, pourront encore une fois annoncer que des Belges périssent sous le feu des alliés.

Nous reproduisons ici le cri d'alarme de ces gens menacés; une fois de plus on doit protester bien haut pour assurer la protection de ces hommes, livrés à la terreur allemande.

Par ailleurs la déportation recommence.

Aujourd'hui j'ai rencontré un père de soixante ans que s'était enfui de la Flandre et avait passé le fil de fer infernal pour préserver son fils de la déportation.

Les jeunes gens avaient reçu une feuille de convocation. Eh bien, le plus jeune des fils avait treize ans. Les enfants sont encore arrachés aux bras de leurs parents pour aller faire le travail des soldats allemands sur le front.

Nous espérons que la voix de ces milliers de malheureux de la Belgique occupée seront entendues. »

De la région de Lille et de Roubaix on annonça :

« Les trois villes ont vu amener des milliers de blessés. Tous les hôpitaux et beaucoup d'écoles ont été réquisitionnés. On a fait de la place pour des nouveaux arrivages de blessés.

Beaucoup de prisonniers, tant des gens de couleur que des blancs ont été concentrés à la citadelle de Lille : on les a tous identifiés et photographiés.

Aussi à Halluin il en arriva beaucoup; on y a rencontré des Portugais, entre autres.

Dans ces villes on continue la réquisition des tuyaux d'orgue et des sabots, malgré le prétendue retrait des ordres de réquisition illégale annoncé par les journaux allemands.

Beaucoup de maisons dont les propriétaires sont absents sont maintenant vraiment délabrées.

Non seulement les Allemands, mais aussi les civils, forcés par la nécessité, ont enlevé le bois des portes, des escaliers, des plafonds, etc., de ces maisons, pour se procurer des combustibles.

A plusieurs reprises déjà nous avons parlé de la misère qui régnait dans ces villes, encore tout récemment en disant qu'on y consommait de la gelée de betteraves et des féverolles.

On attend maintenant les nouvelles pommes de terre.

Ma's quelle sera la part qui reviendra aux civils?

L'année passée, de toute récolte on en a seulement reçu pour quelques repas.